



REGARD SUR sur "Autorité et Soumission" de Nicolas Guéguen

Lauriane Pérez

Psychologue clinicienne

Article disponible en ligne :

<https://www.associationepsylon.com/articles>

Pour citer cet article :

Lauriane Pérez (2021), *Regard sur "Autorité et Soumission"* de Nicolas Guéguen, article from www.associationepsylon.com/articles

REGARD SUR "Autorité et Soumission" de Nicolas Guéguen

Lauriane Pérez

Psychologue Clinicienne

"Autorité et Soumission" est une synthèse d'études de psychologie sociale autour de la question de la soumission à l'autorité dans une tentative de compréhension de la mécanique en œuvre dans ce processus. Je tenterai d'en faire ressortir les idées principales ainsi que les questionnements qu'elles ont pu susciter chez moi en tant que psychologue clinicienne.

PARADIGME DE MILGRAM – Les principes de base

Nicolas Guéguen centralise son recueil autour de l'expérience princeps sur cette question : l'expérience de Stanley Milgram (1963). Le protocole de Milgram a été utilisé sous différentes formes au fil des années afin d'en comprendre les rouages. Le protocole initial se résumerait ainsi : un sujet dit naïf (qui n'est pas informé des enjeux réels de l'étude) pense participer à une expérience scientifique autour de l'apprentissage toujours placé dans la mission d'enseignant, un complice-comédien qui joue le rôle d'un participant à l'étude toujours placé dans la mission de l'apprenant et donc de la victime, une autorité scientifique qui demande au sujet de continuer l'expérience en cas d'hésitation, un dispositif d'envoi de chocs électriques (factices) avec une indication du voltage et de la dangerosité du choc (allant de choc léger, moyen, très intense, extrêmement intense, danger : choc violent, XXX). Il est demandé au sujet d'envoyer un choc électrique de plus en plus puissant à chaque erreur d'apprentissage faite par l'apprenant (situé dans une autre pièce sans contact visuel, la réponse étant envoyée sur un écran). Celui-ci manifeste sa douleur selon un déroulé standardisé par des cris, des bruits de chaise puis une inactivité (simulant une perte de connaissance). Les résultats obtenus par Milgram, qui tentait à l'époque de comprendre comment toute une population avait pu participer à un génocide, ont été à l'époque mal accueillis. En effet, il était plus confortable de cantonner ce comportement à un contexte de guerre et un type de personnalité meurtrière plutôt que d'imaginer que 65% des participants à cette étude ont pu aller jusqu'à l'envoi d'un choc XXX (à savoir 450 volts).

Il est en effet intéressant de repérer que, globalement, nous n'imaginons pas pouvoir adopter un tel comportement violent dans ce contexte. Milgram avait fait estimer les résultats à des psychiatres et les chercheurs Blass et Krackow (1991) à des étudiants en psychologie mais les estimations sont bien loin des résultats réellement obtenus en 1963, comme à notre époque où le taux d'obéissance semble même avoir augmenté. Il est important de noter qu'il ne semble pas y avoir de différence notable du taux d'obéissance selon le sexe, l'âge (présence dès 6-7 ans), le niveau socio-professionnel ou le pays (expérience reproduite dans différents pays mais uniquement occidentaux). Nous savons que ces résultats mesurent bien la soumission à l'autorité, notamment par le fait que l'action de blesser ainsi une autre personne entraîne un état de tension psycho-physiologique (même en cas de victime virtuelle) induite par un conflit entre l'envie de stopper l'expérience (les principes moraux du participant) et l'obéissance à l'autorité. Il est intéressant de noter que l'intensité de cette tension n'induit pas une plus grande désobéissance. Milgram a tenté d'expliquer ces résultats par ce qu'il a appelé "l'état agentique", une sensation de déresponsabilisation où les personnes s'en remettent totalement à ceux qui détiennent l'autorité. On remarquera qu'un observateur extérieur de l'expérience attribuera la responsabilité du comportement à l'expérimentateur (le scientifique représentant l'autorité) en cas d'obéissance et au sujet naïf en cas de désobéissance. Seul l'acte d'opposition nous rendrait notre

identité et notre position d'acteur. Tout comme l'enfant qui dit "non" à ses parents quand il commence à s'affirmer en tant qu'être différent d'eux.

PARADIGME DE MILGRAM : Ce qui peut influencer le taux d'obéissance

Milgram, ainsi que d'autres chercheurs, ont tenté de modifier certains aspects du protocole afin de comprendre ce qui peut influencer ce taux d'obéissance à l'autorité.

D'abord, la notion de distance avec la victime et l'autorité. En effet, plus le sujet va avoir de contact (visuel, physique, échanges verbaux) avec la victime, moins il sera enclin à obéir à l'ordre de la blesser. A l'inverse, plus l'autorité est physiquement proche du sujet, moins il lui viendra à l'idée de lui désobéir. En cas d'absence physique, le sujet aura plus facilement tendance à tricher, autrement dit à ne pas envoyer ou ne pas augmenter les chocs électriques tout en affirmant le contraire.

Une autre variable qui semble grandement influencer le taux d'obéissance est la remise en cause de l'autorité ainsi que la prise de pouvoir. Dans le cas de deux représentants de l'autorité qui ne sont pas d'accord sur la suite de l'expérience à donner (l'un considère qu'il faut arrêter et l'autre non), la quasi-totalité des participants cessent l'expérience dès l'apparition de cette contradiction interne. De même, en cas de situation où l'envoi des chocs se fait à plusieurs, quand l'un des membres du groupe souhaite arrêter, il semble que cela aide le sujet à désobéir à l'autorité (nous reviendrons sur l'effet du groupe plus loin). En revanche, dans le cas de deux autorités en contradiction, si l'une des deux prend le pouvoir sur l'autre (en l'évinçant par exemple), le sujet continue de lui obéir. Ces résultats donnent à penser qu'en cas de conflit interne entre principes moraux et tendance à l'obéissance, une déstabilisation de la légitimité de l'autorité peut aider le sujet à désobéir mais que si l'autorité se montre encore plus forte que l'opposition, d'autres variables vont entrer en jeu.

Le conformisme (le fait de se conformer au groupe quand on n'est pas sûr du bon comportement à adopter) peut également influencer le taux d'obéissance à l'autorité. La comparaison des résultats issus de différents contextes en lien avec le groupe (prise de décision du voltage à 3 ou seul, avec un groupe obéissant à l'autorité ou non) montre que le conformisme renforce légèrement l'obéissance. Dans le cas d'un grand groupe qui valorise le comportement demandé (même paradigme effectué dans le cadre d'une émission télévisée avec un public, cf expérience Xtrême), le taux d'obéissance monte même à 81%. Un groupe désobéissant va avoir un véritable effet de résolution du conflit pour la personne (seuls 10% iront jusqu'au bout de l'expérience contre l'avis des autres membres du groupe) qui pourra trouver les ressources nécessaires en elle pour s'opposer à l'autorité.

Les effets de la personnalité ne semblent pas prépondérants sur les résultats mais quelques variables semblent néanmoins timidement émerger nous laissant aujourd'hui certainement davantage de questions que de réponses (nécessitant donc de nouvelles investigations) :

- le rapport à l'autorité parentale : les désobéissants se disent plus proches de leur père que les obéissants (rendant peut-être l'autorité plus accessible et moins figée ?) mais ont également subi davantage d'expériences de punitions physiques ou de privations émotionnelles (entraînant ainsi peut-être l'idée que l'autorité n'est pas forcément toujours bienveillante et peut être remise en cause?)

- le désir de contrôle : la tendance à vouloir tout contrôler pousse la personne à conscientiser un grand nombre de données externes et internes mais également à choisir des positionnements dans lesquels elle se sent responsable de la situation (ici la désobéissance).
- Les croyances religieuses : les personnes croyantes ont une plus grande tendance à l'obéissance à l'autorité. Il est possible d'imaginer que la croyance religieuse favorise l'état agentique en ce sens que la personne remet sa vie entre les mains d'une entité à la fois extérieure à lui-même et forcément juste.
- La tendance à la causalité externe : les personnes qui ont tendance à considérer que les causes de leur état sont externes obéissent davantage que les personnes qui considèrent qu'elles sont internes (autrement dit, que les personnes qui se sentent plus responsables de ce qui leur arrive)
- La normalisation sociale : les personnes qui, selon le [MMPI](#), sont particulièrement aimables (volonté de bien faire avec autrui) et consciencieuses montrent davantage d'obéissance. D'autres études ont pu montrer que ces traits de personnalité étaient plus souvent présents chez des individus peu agressifs, prenant peu de risques mais surtout bien intégrés socialement induisant un respect prépondérant des règles de vie sociale.

LA VIOLENCE PSYCHOLOGIQUE

Certains auteurs ont reproché à Milgram d'avoir utilisé un dispositif surréaliste de laboratoire qui, à lui seul, expliquerait le taux élevé d'obéissance dans une telle situation inhabituelle. Meeus et Raaijmakers (1986) ont néanmoins montré un taux d'obéissance très élevé dans un contexte plus réaliste de recrutement. Les sujets étaient accueillis comme assistants bénévoles au recrutement. On les informait que l'effet du stress sur les résultats des candidats était également étudié. Pour cela, on demandait au sujet d'envoyer des commentaires pré-écrits de plus en plus désobligeants au candidat qui manifestait son besoin de silence. Cette expérience impliquait un véritable enjeu pour l'avenir professionnel du candidat (dans l'esprit du sujet naïf tout du moins). Le sujet va jusqu'au bout dans 91% des cas où l'autorité scientifique est présente, dans seulement 36% des cas où l'autorité est absente (ordre par téléphone ou consignes données avant).

Dans le cas où le sujet est laissé libre de ses choix, seuls 6% vont jusqu'à la moitié du protocole. On voit bien ici que nous stoppons spontanément la violence psychologique (qui est pourtant permise, allant à l'encontre de l'idée que nous aurions une tendance volontaire à la destruction de l'autre) mais qu'une simple relance de l'autorité pousse la personne à modifier son comportement spontané pour obéir.

Dans l'après coup, les participants ont reconnu l'expérience comme déplaisante pour eux et la conscience de l'impact pour l'avenir du candidat, mais expliquent avoir continué parce qu'une autorité légitime le leur avait demandé.

LES RELATIONS PROFESSIONNELLES

Hofling et al. (1966) ont mis en évidence que ces comportements de soumission pouvant mettre en danger la vie d'autrui se retrouvent également dans le domaine professionnel (seul le domaine médical a été investigué ici). Des infirmières recevaient un appel téléphonique d'un médecin inconnu les poussant à une injection immédiate (non-respect de la procédure légale car la prescription est non-écrite) et surdosée (visible sur la boîte du médicament).

Dans cette étude, 95,5% des infirmières ont obéi en expliquant avoir déjà subi la contrariété d'un médecin par le passé dans de telles circonstances. Dans le groupe contrôle (infirmières en condition simulée), 83% ont affirmé qu'elles n'obéiraient pas à un tel ordre. Nous retrouvons ici le décalage entre l'image idéale que nous avons de nous-même et l'état de tension que peut générer une situation réelle d'autorité nous poussant à des comportements contraires à l'éthique. L'organisation hiérarchique marquée semble favoriser l'état agentique et la déresponsabilisation.

Néanmoins, de manière plus individuelle, il est possible de repérer, là encore, que les infirmières qui obéissent attribuent davantage la responsabilité de la situation au médecin alors que les infirmières qui désobéissent se l'attribuent à elles-mêmes. Est-ce plus confortable de s'attribuer la responsabilité d'une désobéissance que d'une obéissance ? Ou bien l'état agentique précède-t-il l'acte lui-même ? Cet état agentique est-il favorisé par la tendance à l'externalisation (causes externes à ce qui nous arrive) ou bien est-ce la constatation de notre obéissance qui nous pousse à rendre l'autorité responsable de nos propres actes ?

LES SYMBOLES de L'AUTORITÉ

Plusieurs auteurs, dont Bushman (1984), se sont intéressés aux effets de l'uniforme sur la soumission à l'autorité. Dans son expérience, une personne demandait aux passants de donner 50ct à un comparse (pour le parc-mètre). Cette demande peut être considérée comme abusive. Le demandeur pouvait être un mendiant, un cadre ou un pompier.

On repère qu'il y a peu de différence entre la situation où le demandeur est un mendiant (44% de don) ou un cadre (50% de don). En revanche, on note 82% de don face au pompier donc une soumission plus prononcée face à l'uniforme (en particulier chez les plus de 30 ans). De plus, la réponse est davantage automatique, sans délai de réflexion, dans ce cas là : 85% des donateurs ont donné en moins de 30 secondes (contre 24% et 23% dans les autres situations). Les personnes qui n'avaient pas donné ne l'ont pas fait car elles n'avaient pas de monnaie dans 85% des cas avec le pompier (contre 32% avec les autres situations où l'on retrouve plutôt le côté abusif de la demande). Les causes avancées dans l'interaction sont également différentes : purement techniques avec le pompier et de l'ordre de la remise en question de la demande dans les autres cas.

Ces résultats montrent que face à un symbole de l'autorité (même non répressive, ici un pompier), nous avons une réponse quasi-automatique sans remise en question de la légitimité de la demande. C'était comme si, dans notre schéma mental, les demandes émanant de l'autorité ne pouvaient être que légitimes et justes.

LE STATUT SOCIAL

Les effets de la soumission à l'autorité peuvent également se manifester en dehors de tout contexte hiérarchique mais dans le cadre d'une comparaison sociale.

Guéguen et Pascual (2003) montrent par exemple qu'un employé de boulangerie cédera plus facilement un croissant à une personne qui n'a pas suffisamment d'argent pour l'acheter au prix indiqué si elle apparaît comme ayant un haut statut social (costume-cravate) et ce, même en cas d'une demande formulée de manière impolie (75% de soumission à l'injonction contre 20% dans le cas d'un mendiant). Même en cas d'actes délictueux (2002), nous avons tendance à moins réagir à un vol de CD perpétré par une personne de haut statut social (85% de non-réaction contre 59% en cas de vol perpétré par une personne de "bas statut" = vêtements et hygiène négligés).

De la même manière, Gras et Ashmore (1976) ont montré que nous sommes plus tolérants envers des personnes de haut statut social quand il s'agit de définir une peine de prison pour le même délit. A la lecture d'un procès verbal identique ayant pour seule différence le niveau d'études du prévenu, nous optons pour une peine de prison dans 63% des cas où le prévenu est étudiant ou chauffeur et dans 37% des cas où il est ingénieur. Notre jugement est donc influencé par le statut social et ce, même dans le cadre d'affaires de viol ou d'abus d'enfants. Stewart (1980) a montré que cette complaisance envers les personnes de haut statut social se retrouvait dans des situations réelles au tribunal.

Les résultats obtenus dans les différentes études effectuées autour de ces questions montrent que nous avons une forte tendance à l'obéissance face à l'autorité (qu'elle soit institutionnelle, hiérarchique mais également liée aux classes sociales) quelle que soit la demande (qu'elle soit abusive, mettant en danger autrui ou soi-même).

Ces observations semblent nous indiquer que cette soumission quasi-automatique est fortement associée à un processus de conditionnement social et ce, dès le plus jeune âge. Comment ce conditionnement se fait-il ? Le véhiculons-nous à nos enfants quand nous leur signifions qu'en tant que parents, représentants de l'autorité, nous savons mieux qu'eux ce qui leur est bénéfique ?

Devons-nous continuer à entretenir ce respect inconditionnel de l'autorité sous prétexte d'un pacte social ? Ou devons-nous, au contraire, afin de préserver notre humanité sociale en toutes circonstances, aider les générations futures à prendre conscience de leurs besoins et de leurs ressources internes afin qu'elles soient capables de se sentir responsables de leurs actes et de la société qu'elles contribuent à construire ?

BIBLIOGRAPHIE

BLASS, T. & KRACKOW, A. (1991) *The Milgram obedience experiments : Student's view vs scholarly perspectives and actual findings*. Présenté lors de la rencontre annuelle de l'APS (American Psychological Society).

BUSHMAN, B. (1984) *The effects of apparel on compliance : A field experiment with a female authority figure*, Personality and social psychology.

GRAS, D. & ASHMORE, R. (1976) *Biasing influence of defendants' characteristics on simulated defencing*, Psychological reports.

GUÉGUEN, N. & PASCUAL, A. (2003) *Effet du statut manifeste du voleur sur les réactions face à un comportement délictueux*, Les cahiers internationaux de psychologie sociale.

GUÉGUEN, N. (2015) Autorité et soumission.

HOFLING, C. ET AL. (1966) *An experimental study in nurse-physician relationships*, The Journal of nervous and mental disease.

MEEUS, W. & RAAIJMAKERS, Q. (1986) *Administrative obedience : Carrying out orders to use psychological-administrative violence*, European journal of social psychology

MILGRAM, S. (1963) *Behavioural study of obedience*, Journal of Abnormal and social psychology.

STEWART, J. (1980) *Defendant's attractiveness as a factor in the outcome of criminal trials : an observational study*, Journal of applied social psychology